















du cinéma amateur. Le *silence de patiente dans la contradiction* serait une définition du cinéma amateur et aussi une sorte de réponse à l'autre cinéma ; une réponse subtile qui engendre la complicité pour ceux qui la comprennent et une opposition pour les autres. Cet autre cinéma de la maîtrise qui évolue dans la société, l'usine par exemple, un territoire professionnel où le silence est celui du *silence de règle* aux accents politiques, ou le *silence de prudence dans la conversation* aux accents diplomatiques et économiques. La clé de compréhension d'un film amateur passe donc par son *parlé*. Le plus souvent en voix *off*, le cinéaste amateur nous parle d'où il est, et s'adresse le plus souvent à des personnes qui peuvent l'entendre depuis cet endroit, la subtilité vient du langage populaire, avec des phrasés pas très académiques, rythmé par un accent local pas plus catholique, nourri d'un patois balbutiant, exprimant une dyslexie pas encore révélée, un bidouillage de *parlé* correct, un argot sauvage du moment inventé, un canon musical pas à la mode, bref de la poésie.

Le silence de ma mère ne peut s'adresser qu'à son fils, il est le moment et le lieu intime d'où émerge la parole. Le cinéaste amateur ne pensera jamais que son film puisse être vu par un Chinois et un Danois la même semaine. Il met l'expérience du film sur une carte du quotidien, de l'ordre du plan d'une maison ou d'un quartier, au mieux d'une région. Et dans ce territoire, l'expression courante est l'oral du coin, et les règles d'organisation de cette parole en acte sont autant improvisées et dérégées que l'agencement d'un garage aujourd'hui. Le cinéma amateur se définit ainsi comme un art de la jeunesse, un art de l'enfance. Je peux en tirer une dernière règle : c'est la parole qui est le premier relais de transmission des savoirs cinématographiques.

Il me reste juste la possibilité de vous faire lire — en imaginant que vous puissiez l'entendre — le commentaire de Jean Nolle sur son film *Las Vegas* pour vous en convaincre :

Toutes les heures sont vécues à Las Vegas, la seule ville où l'homme a voulu abolir le temps. Il est minuit, j'arrive et dès le premier instant, je crois entendre sa fabuleuse histoire. [...] 8 h 30, du matin, je fouine rue Frémont pour retrouver les séquelles de la nuit [...]. Des joueurs qui se sont consolés dans l'alcool. Toujours ces publicités qui trouvent des slogans invraisemblables. Et je pense en voyant le flux et le reflux, des derniers et des premiers joueurs, je pense au temps précieux que j'ai dû gagner tout à l'heure, seconde par seconde pour mieux le perdre sans doute quelques heures après. J'aperçois dans le cœur de la ville, ceux qui n'ont plus de quoi se payer une chambre, ni même de quoi rentrer chez eux.